

Sortilèges

Tu vis là, sauvage roux, au plein cœur de la ville et c'est près de toi qu'elle est la plus belle.

Quand elle descend vers toi, elle s'allège à chaque pas, s'élance comme aspirée par la lumière qui bronze ta peau. Elle te longe comme on caresse un corps vivant et ses doigts battent déjà la mesure d'une musique qu'elle est seule à entendre. Elle sourit, s'anime, s'étourdit de cris, de couleurs, de rires, de courses légères, de caresses furtives et de baisers volés, elle virevolte dans ses habits de fée et invite à son jeu, l'air canaille, ceux qui la regardent passer.

Elle chante et danse à ton rythme depuis longtemps. Nul ne sait d'où elle vient, d'un pays lointain peut-être ou d'une rue voisine, mais rien ne pourrait l'éloigner de toi, son éternel aimant. Un peu sorcière, étrangère, sombre de peau, claire d'esprit et pieds légers, venue d'Afrique, d'Espagne ou de Bohême, elle a tous les chemins de la terre dans la longue mémoire de sa lignée et c'est tout contre toi qu'elle renoue avec la nature vierge, la force des arbres, le souffle de l'autan. Comme toi, elle déborde, envahit les ruelles, les places et les jardins pour l'amour d'une violette, le sacre du printemps, le rêve d'un Minotaure, le retour de l'été.

Elle te connaît, t'a reconnu, elle sait ta voix de blues, celle qui roule grave dans tes remous profonds. Elle raconte que tu as creusé de ton front ce lit où la ville s'est nichée comme une amante et elle t'aime puissant, grondeur, insatiable quand tu arraches au pied des collines des bouchées de terre dorée, des troncs pourris et des arbres encore vivants. Elle applaudit à tes défilés de vert bruissant sur le rose des remparts, acclame ton imagination impertinente quand tu replantes aux jambes des ponts tes jardins flottants pépissant d'oiseaux.

Elle rôde gourmande sur tes rives à peine assagies, te rejoue en secret des bacchantales anciennes et celles moins endiablées mais cosmopolites d'aujourd'hui, celles improvisées et celles qui suivent les saisons au rythme des

tablas, des synthés lancinants ou du bandonéon de Gardel, sur la note bleue d'un saxo et la fougue des guitares flamenques, parfois aussi sur les pleurs d'une clarinette klezmer ou d'un violon solitaire.

De toi remonte une longue histoire, un rythme qui ne faiblit pas. Sur les plans fanés de la ville, fragiles ailes dessinées, elle décrypte les notes des joies anciennes, entonne à cappella la ballade des collines, des champs, des vignes et des monastères clos serrés dans ta large boucle, enfermés et enfermés encore derrière l'armure des remparts aujourd'hui disparus. Partout sur les plans, tu y es, déjà et toujours tracé, déjà et toujours courant, descendu remonté aux cris cadencés des bateliers, aux refrains des lavandières. Et depuis toujours, bien avant la ville, avant les Grecs, avant même les hommes, elle a vu vers toi galoper des chemins de terre sèche tambourinée par la corne des sabots, par le velours doux des pattes à griffes. La roue de la vie, le passage des bêtes qui descendent pour boire, avec leurs cris meuglés, leurs feulements doux. Le chant premier.

Venues de loin, depuis la nuit des temps, tes eaux ne sont pas muettes, elles castagnettent, grondent et résonnent sur le saut ancien, celui d'avant les ponts, le gué des Tectosages, qu'ils franchissaient à cheval en horde avec des cris sauvages. Elle les a vus chevaucher vers l'autre rive, partir pour d'autres conquêtes, elle a battu pour eux le tambour des combats.

Sur le Pont Neuf, l'hiver, elle touche du doigt les montagnes givrées de froid, là-bas, où murmure ta voix de ruisseau, où tu roules torrent à l'accent de cailloux, et elle imagine des sirènes venues de là-haut qui ensorcellent tes eaux. Elle claque des doigts, emmitouflée de laine, pour te rythmer jazz et blues en frôlant l'ombre de Nougaro.

Elle t'aime au printemps quand tu balades en profondeur tes troubles de terre ocre, ta folie carnaval de fonte des neiges, quand tu bouillonnes de vie, en pleine ville, prêt à en découdre avec les remparts, les rochers, les barrages et les îles sauvages où nichent les oiseaux migrateurs qui rêvent d'un été de Brésil, et elle s'envole avec eux vers un sud samba qu'ils n'atteindront jamais.

Elle te chante en été, dans la lumière intense et te danse, hallucinée, jusque sur la prairie. Elle a vu les basses du *rioloco* bondir sur tes flots, rebondir loin vers les jardins de la ville, plus loin encore quand l'autan te coiffe à rebrousse-vagues. Et elle crie, slame, scande les délires du fleuve fou.

Au solstice d'été, toutes les musiques coulent jusqu'à ton lit et s'enroulent dans ses cheveux. Elle exulte et s'emplit de chaque son, de chaque voix, à en devenir sourde. Dans le silence d'août, le tuyau de fonte qui dévie les bois flottants du filtre de la vieille centrale bat, lourd et lent, la mesure du courant contre les pierres du quai. Ici c'est l'autre continent, c'est l'Afrique qui l'enlace, les corps noirs de lumière, les voix sombres dans le soleil, les tam-tams enivrants, et elle danse nue sur les pierres usées, toutes les nuits, jusqu'à la fin de l'été.

Soir d'automne poivré. Elle s'emmêle à une sarabande gaie qui descend vers toi, enturbannée de feuilles en bourrasques, frôle des ombres envoûtées qui l'entraînent dans les passages étroits de la nuit jusqu'aux heures de silence, effleure des corps jeunes et brûlants bercés par le saxo qui pleure sous le pont du canal de Brienne. Ils se posent et s'enlacent, flashés par les étincelles de l'eau quand le fleuve gonfle ses voiles de rêves, ici, en pleine ville, sous le vent qui embarque les amoureux vers toutes les mers du monde, vers les îles lointaines et les horizons pleins de tempêtes.

Un oud parfois s'allume sur tes rives pour une aubade, pour conter la nostalgie d'un exil ou bercer le silence. Elle est là, attend son heure, piaffe entre Pont Neuf et Bazacle, portée par tes remous dans l'éblouissement d'un ailleurs qui s'empare d'elle. Demain, elle chantera Miriam Makéba et elle dansera, gitane au regard de feu, toulousaine épanouie, africaine libre, bacchante éternelle.

Au plein cœur de la ville, elle est la fête, légère, grave et joyeuse, fascinante, bigarrée, folle parfois. Lui, c'est le fleuve sauvage, la nature brute et puissante qui l'embrasse, qui l'inspire et l'emporte dans sa valse.

Si vous venez près du fleuve un jour de fête, mains, oreilles et cœur grands ouverts, laissez-vous emporter dans leur sillage, mais prenez garde.

Échapperez-vous à leurs sortilèges ?